

# L'EXPRESS de LYON

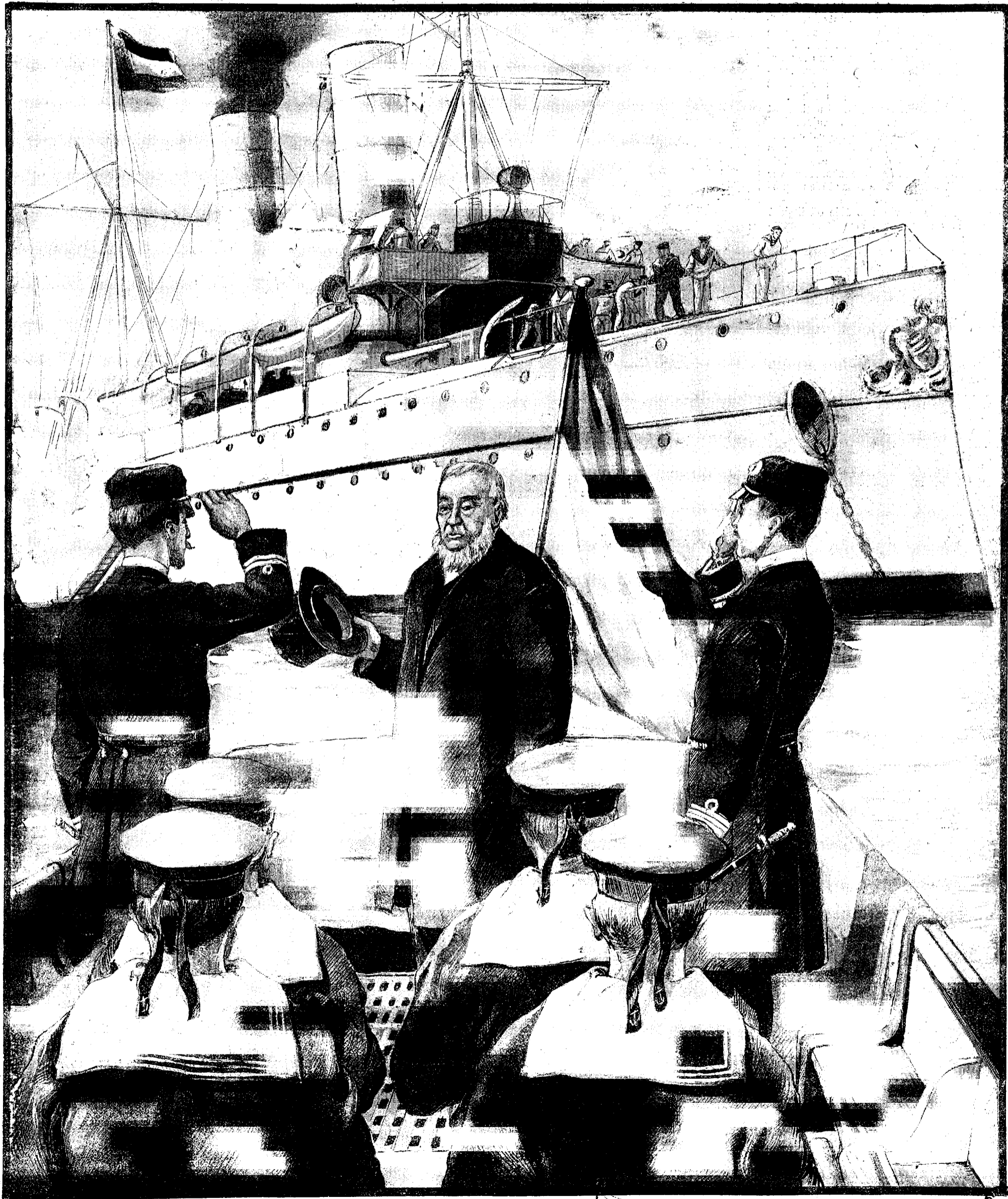
## ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS : Un an . . . . . 3 fr.  
Six mois . . . . . 2 fr.  
Trois mois . . . . . 1 fr.  
LYON ET DÉPARTEMENTS } Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon

PARAISANT LE DIMANCHE  
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4<sup>e</sup> Année N° 47.  
Dimanche 25 Novembre 1900.



Débarquement du président Krüger  
Le « Gelderland » salue la terre.



## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Après le drame, le vaudeville. Les négociations avec la Chine continuent, mais avec une lenteur si désespérante qu'on est en droit de se demander si elles pourront jamais aboutir. Depuis quatre mois les légations sont dévotées, et c'est à peine si l'on est maintenant plus avancé qu'au premier jour.

Cet o simple constatation de fait est assez humiliante pour les nations dites civilisées et fait peu d'honneur à leur diplomatie, en général. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que la tâche des plénipotentiaires européens est hérissée de difficultés.

Au début, des rivalités à peine déguisées paralysaient l'action collective. Pour les peuples qui ont de grands intérêts en Extrême-Orient, une occasion merveilleuse paraissait s'offrir, et la tentation était si grande que plus d'un laissa voir des arrières-pensées d'ambition personnelle. Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence et reconnaître que toute action séparée pourrait entraîner d'effroyables complications et transformer en frères ennemis les alliés de la veille. C'était tenter une si grosse partie, pour un résultat si aléatoire que les plus aventureux, abandonnant leurs rêves d'ambition revinrent sincèrement à l'entente loyale du début.

Mais, du côté adverse, la situation est restée absolument la même. Aujourd'hui comme hier, les plénipotentiaires chinois continuent la politique d'atermoiements qui leur a réussi jusqu'à présent et usent de tous les moyens dilatoires que savent soulever avec tant d'à propos et de ténacité les diplomates d'Extrême-Orient.

Du fond de la province reculée où il s'est enfui, un gouvernement insaisissable multiplie les arguties, et épilouant habilement sur tout, fait mine de céder sur des points insignifiants, et finalement atteint son but qui n'est que de gagner du temps.

Une semblable situation ne saurait se prolonger sans un véritable péril. Peut-être le moment est-il venu de parler aux adversaires le langage qui les impressionne et de mêler des attitudes autoritaires à la subtilité diplomatique.

Mais, en tout état de cause, que l'on continue avec la Chine des discussions jusqu'à présent inutiles ou que l'on croie nécessaire de recourir de nouveau à la force, la première condition du succès est dans une entente absolue entre les peuples européens.

La nécessité de cet accord est désormais trop évidente pour qu'aucun d'eux ose prendre la responsabilité d'une rupture qui remettrait tout en question.

A l'occasion du prochain mariage de la petite reine de Hollande, il n'est pas sans intérêt de rappeler ici quelques souvenirs, déjà lointains, se rapportant au mariage d'une autre souveraine.

En 1839, toutes les chancelleries d'Europe se demandaient avec anxiété quel serait l'époux choisi par la jeune reine Victoria, appelée au trône depuis quelques années seulement. Les hommes d'Etat préoccupés avant tout de l'intérêt des peuples et peu experts en matière sentimentale ébauchaient des intrigues fort compliquées, mais tous ces projets matrimoniaux se formaient sans l'aveu de la principale intéressée.

Celle-ci, d'ailleurs avait fait son choix. Simple princesse, en 1836, elle avait éprouvé quelque chose comme le classique coup de foudre, lors du voyage à Londres du duc de Cobourg, venu avec ses deux fils.

En 1839, elle était reine lorsque le prince Albert vint en Angleterre pour la seconde fois ; mais cette fois, la situation était bien changée, et l'étiquette se dressait, impitoyable, entre les deux amoureux. L'un, trop humble, ne pouvait plus demander la main de l'autre, et celle-ci, trop haut placée ne pouvait pas s'abaisser jusqu'à lui faire des avances. En cette grave occurrence, la jeune reine consulta son conseil des ministres. L'alliance projetée ne présentait au point de vue anglais aucun inconvénient, et Lord Melbourne, chancelier de l'Echiquier rendit cette sentence salomonnesque :

« La reine donnera au prince une marque publique de sa bienveillance, et si ce dernier y répond favorablement, elle l'encouragera à demander indirectement sa main. »

On combina donc toute une petite intrigue pour réaliser la condition imposée, et voici quel fut le scénario adopté :

Quelques jours après la décision prise, on donna un grand bal à la cour. Le prince Albert fut naturellement invité, et lorsqu'il vint saluer la reine, celle-ci lui fit cadeau d'un petit bouquet. De là grand émoi dans l'assistance, où quelques personnes seulement étaient dans le secret. Tout le monde commentait cette démarche extraordinaire, et tous les yeux étaient fixés sur le prince Albert.

Celui-ci, en grand uniforme, ne sachant

où mettre le bouquet, hésita un instant, puis, d'un geste brusque, saisit un canif, tailla une poche dans sa tunique un peu au-dessus du cœur, et y logea la fleur. Ensuite, il s'approcha des ministres et leur annonça son prochain départ d'Angleterre.

A ce moment, la reine toute rougissante, s'approcha et lui demanda :

— Votre Altesse ne se plaît-elle donc pas en Angleterre? Ne voudrait-elle donc pas demeurer toujours au milieu de nous?

— Pardon, madame, répondit le prince : c'est une faveur que je paierais volontiers de ma vie.

Aussitôt après, la reine disparut et les fiançailles furent annoncées publiquement le lendemain.

Voilà bien des formalités pour un mariage, n'est-il pas vrai?

Mais aussi s'agissait-il d'une reine!

Un américain, M. Beauffish, se targue d'avoir battu un record peu banal. Resté pendant sept ans fiancé à une jeune miss de Chicago, il ne lui a pas écrit moins de 6020 lettres, soit exactement 860 par an, plus de deux par jour.

Tout le monde sait qu'en Angleterre comme aux Etats-Unis, on a coutume de prolonger pendant des années la période des fiançailles. Il y a des amoureux qui s'attendent ainsi, sans grande impatience apparente, du moins, pendant cinq, dix ou même quinze ans. Mais jamais paraît-il on n'avait vu un fiancé aussi bavard — par correspondance — que l'Américain dont il s'agit, et dont un journal de New-York nous révèle les exploits épistolaires.

Il écrivait à sa belle en prose et en vers, et l'on a calculé que ses six mille missives imprimées en caractères ordinaires représenteraient près de 80 volumes de 300 pages chacun. On a conclu de là que ce monsieur était un désœuvré, opinion peut-être un peu hasardeuse, car bien des personnes reculeraient devant son travail épistolaire.

Le journal ne nous apprend pas si la fiancée s'est montrée aussi prodigue sur le papier que son fiancé. La chose est à tout le moins assez vraisemblable.

Mais alors, quand on y songe, quelle fantastique recette pour l'administration des postes!

## NOS GRAVURES

ARRIVÉE DU PRÉSIDENT KRUGER A MARSEILLE

*Lorsqu'on apprit, en Europe, l'arrivée à Lourenço-Marquez du Président Kruger, la première impression fut une profonde surprise.*

*La presse anglaise déclara avec une joie non dissimulée que le vieux lutteur, affaibli par l'âge et par la douleur, et courbé par la défaite renonçait à lutter plus longtemps.*

*Ce chant de triomphe fut de courte durée, et l'on apprit bientôt que le vénérable chef d'Etat n'avait d'autre but que de servir plus utilement son pays en venant plaider la cause du droit auprès des gouvernements et des peuples.*

*La Hollande s'est honorée en mettant un vaisseau de guerre à la disposition du vaincu, et le Président qui compte en France tant d'ardentes sympathies a voulu débarquer à Marseille.*

*La population de notre grand port a accueilli avec enthousiasme et respect l'hôte deux fois sacré par son courage et par ses malheurs, et cette réception est d'un bon augure pour l'avenir.*

LFS DÉBUTS DE LA VIE DE CASERNE.

LES BLEUS A L'HABILLEMENT

*Depuis quelques jours, les jeunes soldats ont rejoint leur régiment. Tout le monde, aujourd'hui étant soldat, la caserne n'inspire plus les mêmes appréhensions qu'autrefois. Du reste, le temps de service est bien diminué, et la transition entre la vie de famille et la vie militaire est infiniment plus douce. La véritable initiation, à une existence nouvelle commence, pour les recrues, au moment de l'habillement.*

*Conduits par groupes aux magasins des compagnies, les jeunes soldats sont, en un tour de main équipés de pied en cap. Assurément, le souci de l'élégance ne figure qu'en seconde ligne dans les préoccupations de l'officier d'habillement. La coupe n'est pas toujours impeccable ni l'ajustage bien correct. Et plus d'un à l'air un peu gauche dans son nouveau costume. Mais tous ces petits défauts s'atténuent vite, et dans quelques mois vous aurez la surprise de trouver le timide conscrit transformé en un jeune soldat d'allure dégagée portant crânement son uniforme.*

## LE PARC ENNEMI

Sous la charmille, assis sur un banc de pierre, dans le livre à couverture jaune ouvert sur ses genoux, il lut cette pensée du poète :

« Il est le jardinier hasardeux qui tente de semer la fleur divine! A pleines mains il lance la graine dans la terre sacrée! Mais hélas! si d'avance il sait quelle fleur charmera ses yeux, jamais il ne pourra en jouir avec sécurité, car il ne saurait répondre ni de la tempête, ni des mains sacrilèges qui peut-être un jour, arracheront la fleur!... Et surtout, surtout! il lui sera impossible d'empêcher cette fleur à qui il a pu donner la vie, de se courber, de se faner, de se flétrir et de redevenir poussière! »

« Alors, à quoi bon tenter de semer la fleur! » Le livre s'échappa de ses mains trop blanches, aux doigts maigres, diaphanes, et il murmura : « Cette fleur, c'est l'amour. »

Il leva la tête. Le Parc s'étendait devant lui bienveillant, magique et somptueux! Sous le soleil éclatant une succession de peiouses verdoyantes, de corbeilles de fleurs rares, de bois ombreux s'étendait à perte de vue! Des statues de marbres, pareilles à des sentinelles jamais relevées, impassibles et mystérieuses, semblaient veiller, tandis que lents, des mouvements majestueux, des cygnes blancs glissaient sur les étangs glauques où se voyaient des nénuphars. Des ponts rustiques étaient jetés sur des ruisseaux dont le murmure arrivait en cascades jusqu'à lui; des merles sifflaient dans les arbres lointains criblés d'une poussière d'or, et des bourdonnements d'insectes, des parfums violents de fleurs, des senteurs de bois, montaient sous le ciel d'un bleu implacable.

Du regard il sonda les allées profondes, impatient de voir apparaître la fine et élégante silhouette de Reine. Car il l'aimait!

Oui, cette enfant très blanche, aux longues boucles très blondes, à la taille flexible, telle une fiancée, aux grands yeux bleus d'un bleu très pur et d'une profondeur infinie, comme le ciel, cette enfant à l'âme certainement loyale, — comment en pourrait-il être autrement — avait pris possession de son cœur, et s'y était établie en souveraine. Il l'aimait d'un amour plein, d'une douce reconnaissance. Grand, mince, blond aussi, et très pâle, il n'avait jamais été aimé! Ses yeux où parfois brûlait la fièvre, le frisson qui le secouait quand le soleil disparaissait derrière les



hautes futaies et que se levait le vent du soir, n'avaient éveillé autour de lui que la pitié.

Il souffrait cruellement, il avait soif d'affection. Des larmes lui montaient aux yeux, lui serreraient la gorge, et quand les cloches lointaines arrivaient jusqu'à lui au milieu des bois, des champs, des fleurs, qu'il se voyait tout seul sur son banc de pierre, et qu'il songeait que là-bas, ailleurs, partout, il y avait des gens qui s'aimaient et qui étaient heureux, il avait une immense envie de mourir.

Et pourtant, il était si riche! Puis un jour, une parente pauvre et orpheline était venue et sa mère l'avait accueilli. Elle s'appelait Reine, elle avait dix-huit ans.

Elle vécut là, sur cette terre superbe entre lui et sa mère, et bientôt il comprit qu'il allait l'aimer, et qu'il allait souffrir, mais il ne chercha pas à se défendre, et se laissa aller avec résignation à ce sentiment nouveau tout à la fois très doux et très triste dont l'amertume même lui devenait chère quand peu à peu, avec une surprise émue il acquit la conviction qu'elle l'aimait aussi.

Jardinier inconscient, par sa seule tendresse, il avait semé la fleur divine!

Dès lors, nulle parole humaine n'aurait pu rendre ce qu'il ressentait. Tout se transforma à ses yeux. Il se sentit fort et enviable. La joie et l'orgueil lui emplirent le cœur. Lui, si triste jusque-là, si désolé, vivait dans le ravissement. Il n'était plus seul sur la terre! Une femme l'aimait! Il eut l'impression du bonheur, il comprit la vie! et quand il repensait à l'affreuse existence qu'il avait menée jusque-là, si vide, si dénuée d'intérêt, sans une joie, sans une affection réelle, il se demandait comment il avait pu vivre, et il frissonnait d'horreur! Mais maintenant!... maintenant!...

Il tressaillit. Au bout d'une allée il vit la jeune fille légère et rapide apparaître et s'avancer vers lui. L'ombrelle haute, elle traversa la pelouse inondée de soleil et bientôt elle fut de-

bout près du banc où l'attendait son fiancé. Il s'était levé à son approche, avait pris les mains qu'elle lui tendait et, l'attirant à lui, doucement il voulut poser sur son front le baiser accoutumé. Mais à cette approche elle eut un mouvement de recul involontaire et dans ses yeux ordinairement si purs, passa avec la rapidité de l'éclair une lueur d'effroi, presque de répulsion. Mais bien vite elle se maîtrisa, lui tendit le front, puis, près de lui, elle s'assit.

Elle demanda :

— Qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vu?

Il répondit d'une voix émue, douce comme une caresse :

— Je vous attendais.

Elle sourit.

— Et en m'attendant?

— Je pensais à vous naturellement et j'effeuillais des fleurs pour savoir s'il était bien vrai que vous m'aimiez!

— Et que vous ont-elles répondu?

— Les unes que vous m'aimiez, et je les trouvais plus belles pour cette bonne parole, et j'avais presque eu l'envie de les avoir ainsi mutilées, les autres que vous ne m'aimiez pas, et celles-là je les jetai avec colère! Et vous, qu'avez-vous fait?

Elle eut une moue coquette.

— Ai-je vraiment besoin de vous le dire?... moi aussi j'ai pensé à vous. J'ai pensé avec joie et fierté à notre amour et j'ai calculé combien de jours nous séparaient encore du moment où je serai votre femme.

Une flamme d'amour et d'orgueil passa dans les yeux du jeune homme. Pendant des heures, d'un ton presque religieux, la main dans la main, ils se redirent qu'ils s'aimaient, que leurs cœurs n'avaient jamais battu jusque-là, ils s'enivrèrent de mots quand tout-à-coup ils relevèrent brusquement la tête. Ils venaient de sentir que quelque chose se passait dans le parc. Et de fait, il avait changé d'aspect. Le soleil touchait la cime des hauts arbres. Une lueur rouge, fauve, roulait sur les collines, teintait les bois, ensanglantait les statues, les pelouses, les étangs, et le Parc naguère amical dans sa fierté, avait maintenant quelque chose d'inquiet, de louche, de menaçant.

Ils se levèrent, frappés, eux aussi, surpris, et ils sentirent confusément que l'aspect du Parc concordait en ce moment avec leur état d'âme, que quelque chose d'incertain, de louche aussi planait sur eux. Un vent frais accourait de loin, faisait s'incliner la cime des grands arbres, ridait la surface des étangs, courbait les reines-marguerites et les roses aux longues tiges.

Ils dirent :

— Il fait froid, il faut rentrer...

Et la main dans la main, émus, silencieux, ils regagnèrent le château.

Seul dans sa chambre il pensa à Elle. Sur ses genoux, il tient le livre inachevé, et les yeux clos, rêvant, il repasse un à un dans sa mémoire les incidents de la journée. Il se revoyait assis sur le banc de pierre moussu, attendant la bien-aimée, puis, de loin, effleurant à peine le gazon de son pied léger, sous le soleil éclatant, l'ombrelle haute, elle apparait. Delicieusement il se redit les paroles échangées; il se remémore les serments, les sourires et jusqu'aux silences!

Et soudain par la fenêtre mal close et bruyamment ouverte, un coup de vent entre, le siffle, le réveille et de nouveau de ses mains débiles le livre s'échappe. Il ouvre les yeux.

La lumière vacillante des bougies plantées dans les candélabres éclaire les hautes murailles ornées de tapisseries aux personnages bizarres, chevaliers casqués et belles dames aux somptueux atours, coiffées en pain de sucre et tenant en laisse un grand lévrier. Au fond de la vaste pièce les draps du lit aux lourdes tentures en velours de Gènes vert sombre, mettent une tache blanche.

Il voulut ramasser le livre mais il faillit pousser un cri et resta saisi.

En tête de la page ouverte, comme une réponse à ses pensées, ces paroles, pareilles à un soufflet, venaient de frapper ses yeux :

« Elle ment! »

Il hésita un moment, puis angoissé, il ramassa le livre.

Longtemps il ne put détacher les yeux de ces deux mots affreux qui s'imprégnèrent dans son cerveau, pénétrèrent dans ses veines, se mêlèrent à son sang qui les charria jusqu'à son cœur. Il se souvint de ces dernières paroles. Lues quelques heures auparavant dans ce même livre.

... Il ne saurait répondre ni de la tempête, ni des mains sacrilèges qui peut-être, un jour arracheront la fleur! Et surtout, surtout! il lui sera impossible d'empêcher cette fleur à qui il a pu donner la vie, de se courber, de se faner, de se flétrir et de redevenir poussière. Alors, à quoi bon tenter de semer la fleur.



ongtemps avait avalé un nombre indéfini de crecaux.

Toute sa pauvre carcasse était secouée de gros frissons, et sa tête aux salières profondes endait entre ses jambes de devant.

« Mon père Matichard, fit quel'un, je crois que votre bique en a pour son argent ; elle vous plus roulé de fagots qu'elle n'en roulera désormais. »

Mais le père Matichard caressait la maigre aridelle, essayait du revers de ses mains le poil où la boue dégouttait.

« Non elle ne va pas crever, Bichette. Qu'est-ce que je ferais donc, moi, sans elle ? Ah pour dr, il vaudrait mieux que ce soit moi qui m'en aille, que mon cheval. Une si bonne bête ! Il aurait fallu aller loin avant de trouver sa pareille, quand je l'ai achetée, pour sortir un cent de fagots de la forêt ! Elle aurait arraché les rancards plutôt que de caler. Pas vrai, Bichette ? »

Et le vieux prenant à pleins bras la tête inerte et pendante de la rosse, essayait de la relever.

« Faut dire qu'il y a loin de ce temps-là. Vous étions jeunes alors tous les deux, ma pauvre bichette ! Mais ça ne sera rien. Tu as eu froid par cette salle journée. Attends. »

Il y avait tout près une auberge ; le vieux courut. Un instant après il sortait avec une chopine de vin bien chaud.

« Tiens, vieille ; bois, ça va te guérir. » C'est un vain qu'à grand peine il avait réussi à introduire le goulot de la bouteille entre les barres de la mâchoire, la gorge contractée par l'agonie refusait de rien laisser passer, et le liquide coulait tout fumant, des lèvres par terre.

Cette fois le vieux fut navré. « Alors c'est donc bien vrai que tu vas crever ma Bichette ! Puisque tu ne veux pas boire. Ça sent si bon pourtant, et je voudrais bien être à ta place ! Ah seigneur de misère, quel malheur ! Ma pauvre femme avait bien raison, quand elle ne lisait avant de mourir : « Vois-tu, mon homme, c'est bien ennuyeux naturellement, que je te quitte ; mais tu te passeras encore mieux de moi que de la jument. »

C'est sûr qu'elle m'a fait bien fauta la bonne, c'est plus d'une fois, depuis que je l'ai plus, que j'ai mangé ma soupe froide, et me suis couché sans faire mon lit.

Mais tout de même, je ne suis pas mort de aim ; tandis qu'à présent, comment faire si Bichette me laisse ? »

Comme il finissait, les femmes qui l'écouaient poussèrent un cri. On entendit un bruit de masse qui s'écroute, de sabots ferrés rayant pavé.

Et pendant que je m'en allais, ne voulant pas voir la fin, la voix du vieux m'arriva, désespérée : Misère de misère aurait-il pas mieux valu que je m'en aille à la place de mon cheval !

JEAN VIOLA.

## A COTÉ DU BONHEUR

I

M. Chastelain était rentré plus tôt que de coutume. Six heures à peine ! Lui qui désespérait de la domesticité par son inexactitude incurable. « C'était à n'y pas croire ! »

« A la bonne heure ! s'écria Mme Chastelain, sont les larges yeux bleus s'éclairèrent d'une lueur de plaisir. »

Elle songeait, la brave petite épouse, aux instants de bonne intimité, — instants devenus rares, hélas ! — qui s'offraient à elle ce jour-là.

— Nous dînerons de bonne heure, veux-tu, dis ? et nous aurons une longue soirée. On fera allumer du feu dans le fumoir. Et puis, j'oubliais de te dire : Gustave a envoyé des perdreaux, deux magnifiques perdreaux. Je les ai fait mettre aux choux, comme tu les aimes.

Georges écoutait d'un air embarrassé ; quand sa femme eut fini de parler :

— C'est que, risqua-t-il, justement je suis forcé de dîner au restaurant.

— Ah !

— Une « tuile », figure-toi ! Un correspondant de Buenos-Ayres, un homme à ménager, m'a invité tantôt. Je n'ai pas pu refuser : nous avons des affaires à traiter, — de grosses affaires !

Craintif, il cherchait à lire, sur les traits de sa femme, l'effet que sa déclaration produisait. Déplorable, l'effet ! Pas une récrimination, pas un geste, mais un silence qui en disait plus que tous les reproches.

— C'est cela, boudez maintenant ! reprit M. Chastelain. En vérité, les femmes sont incroyables ! Vous avez un mari qui se tue pour



assurer votre bien-être. — j'oserai dire votre luxe. — oh ! ce n'est pas un reproche, car ce que je fais, je le fais avec plaisir ! — et quand il croit utile de s'imposer une corvée pour conclure une affaire, on dirait qu'il commet un crime.

Il parlait avec volubilité, se grisant de ses raisons, y croyant presque.

— Un crime ? reprit Mme Chastelain ; mais je ne vous ai rien dit !

— Si, vous avez dit : « Ah ! »

— C'est possible... La surprise... Puis, votre absence m'est toujours pénible.

— Ma chère, dans votre exclamation, permettez-moi de vous le dire, il y avait beaucoup plus de dépit que de peine... Eh bien ! soit, je négligerai mes affaires, si cela vous fait plaisir.

Ses affaires ! Elle était fixée depuis longtemps sur la nature des affaires qui lui prenaient son Georges. C'était dans un entresol de la rue Chambige qu'elles se traitaient chaque jour, car elle n'ignorait rien, plus rien ! On lui avait tout dit. Oh ! les amis vous renseignent vite ! Et les bonnes amies donc !

D'ailleurs, c'était bien inutile : est-ce qu'une femme ne devine pas cela ?...

Depuis six mois, elle ne lisait plus dans le cœur de son mari.

Ce fil imperceptible, et si solide pourtant, qui relie la pensée de deux êtres unis par l'amour, qui garrotte pour ainsi dire deux existences, s'était rompu un jour, et elle avait compris.

Que faire ? Récriminer, se plaindre ? Avec le caractère de Georges, la moindre discussion eût pu amener une rupture, et elle craignait l'irréparable.

Alors, elle avait résolu de lutter, de reconquérir son mari. D'ailleurs, il y avait peut-être de sa faute. Croyant son bonheur assuré, elle avait manqué de vigilance, comme si le cœur d'un homme n'était pas mille fois plus difficile à conserver qu'à conquérir ! Elle n'avait pas compris, en son inexpérience, la fragilité de ce bonheur, tout ce qu'il faut à une femme de diplomatie, de ruse même, pour en conserver la possession, et elle devint une autre femme.

Toutes les câlineries qu'invente la tendresse, toutes les subtilités de la coquetterie, elle les eut ; puisque d'autres le lui avaient pris par cette tactique, pourquoi, elle, n'essaierait-elle pas ?

Peine perdue ! Alors, désespérant de vaincre, elle avait songé à son enfant : si celui-ci ne pouvait rien, c'en serait fait à jamais de son bonheur.

Georges aimait tant son fils, son Georget, ce petit être si semblable à lui, dans lequel il retrouvait à la fois les qualités et les défauts de sa nature ardente et faible ; pour lui, il sacrifierait tout, car il l'idolâtrait avec cette sorte d'égoïsme affectueux qui nous fait chérir jusqu'aux imperfections des enfants qui portent en eux l'empreinte de notre « moi ».

Georges, certes, aimait toujours son fils ; son premier mot, en arrivant, était pour lui : « Où est Georget ? » Et, quand l'enfant accourait, quel transports ! Le père et le fils se rejoignaient dans un même élan de leur nature ardente qui semblait se confondre en une étreinte.

Mais le gai babil de l'enfant était désormais impuissant à retenir le père. Toujours quelque affaire grave, quelque nécessité pressante l'appelait au dehors. Sa vie n'était plus au foyer. L'épouse comprit alors que tout était perdu.

II

A bout d'arguments, M. Chastelain appela son valet de chambre :

— Mon habit !... vite mon habit !... et mon claque !

Il se dirigea vers sa chambre ; mais Georget accourut :

— Petit père... Déjà ?... Petit père !... Quel bonheur.

Il se pendait à ses vêtements.

— Veux-tu, dis, faire de beaux dessins à Bébé, un grand cheval, grand comme tout, et une voiture, avec dedans un papa, une maman et un petit Georget, comme Bébé ?... Dis, veux-tu ?... Je serais si content !

— Impossible, Georget : papa est très-pressé. — Mais, petit père, il est six heures. Tu as bien le temps avant dîner ! Et tu ne sais pas la nouvelle ? Il est arrivé des oiseaux, de jolis petits oiseaux qu'on a tués avec un fusil, comme cela : « Pan ! Pan ! »

Il faisait le geste d'épauler.

— Eh bien ! Bébé les mangera tous ; petit père ne dine pas ici, et il donne sa part à Bébé.

— Pas ici ; fit Georget tout déçu. Oh ! dine avec nous, petit père, dine, je t'en supplie ! Cela me ferait tant plaisir ! Justement, j'ai promis d'être sage.

— Non, mon chéri, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que... c'est impossible.

— Reste ; je serai si gentil !

Et l'enfant entourait son père de ses deux bras, se cramponnant à ses jambes, répétant avec obstination :

— Je te supplie !... supplie !

M. Chastelain s'impatientait.

— Voyons, Georget, lâche-moi !... je te dis de me lâcher !

Georget suppliait de plus belle.

— Reste, petit père, reste !

Mme Chastelain s'interposa.

— Tu vois bien, mon chéri, que tu ennuies ton père.

Sept heures sonnèrent.

M. Chastelain ne put réprimer son impatience.

— Sept heures !... Et son correspondant de Buenos-Ayres ?

— Voyons, Georges, lâche-moi ! commanda-t-il ; c'est insupportable à la fin !

Mais l'enfant s'obstinait.

— Je vais te faire mal, poursuivit le père, essayant de se dégager. C'est stupide, voyons ! Pour la dernière fois, me lâcheras-tu ?

Le pauvre Georget se cramponnait.

— Ah ! tu ne veux pas ? reprit le père furieux ; eh bien ! attrape cela !

On entendit un bruit de chute, puis un cri déchirant, — un de ces cris qui s'enfoncent comme un poignard dans le cœur des mères.

— Misérable ! rugit Mme Chastelain.

Elle se jeta sur son enfant ; dans la demi-obscurité de ce coin d'antichambre, elle eut la sensation de quelque chose de mouillé.

— Vite, appela-t-elle, de la lumière.

III

On accourut, et elle poussa un cri : son fils, son pauvre enfant était couvert de sang, — du sang mêlé avec des larmes qui lui inondaient le visage, coulait sur ses vêtements, teignant son col, sa blouse, si bien qu'on ne savait où était la blessure et d'où provenait toute cette coulée rouge !

— Aidez-moi, mais aidez-moi donc ! cria Mme Chastelain ; vous n'êtes donc bon qu'à tuer votre enfant ?

M. Chastelain ne bougeait pas, frappé de stupeur.

Instinctivement, il obéit.

On porta l'enfant dans sa chambre, et le père put contempler son œuvre. Avec d'innombrables précautions, la mère avait lavé le petit visage de son fils. La blessure apparut, — un trou profond au-dessus de l'arcade sourcillière. Et rien ne pouvait l'arrêter, ce sang maudit ! Il coulait épais et noir, contrastant avec la pâleur de l'enfant, se divisait en minces filets qui serpentaient très-loin, semblant ne vouloir plus finir.

— Papa ! papa ! cria l'enfant.

Immobilisé, accablé de douleur et de honte, M. Chastelain regardait, n'osant offrir ses soins.

— Si j'allais chercher le docteur ? risqua-t-il au bout d'un instant.

— Oui, le médecin, allez !

M. Chastelain partit.

Mais à peine sorti, il revint, par un besoin de savoir, songeant que son fils pouvait mourir, et il envoya le valet de chambre à sa place.

Timidement, il entra dans la pièce où était couché son enfant.

— Allez, je suis là ! fit Mme Chastelain, en lui jetant un regard presque haineux.

Il ne répondit pas et s'assit.

IV

Georges était au lit, immobile ; son petit visage, lavé à la hâte, conservait par endroits des traces rouges qui faisaient mieux ressortir la pâleur de son teint.

## FEUILLETON

LE

# Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

CHAPITRE VI

Certes, on ne pouvait pas dire que ce fut l'affluence des clients qui, en encombrant le cabaret jusqu'à des heures indues, empêchèrent Carolus et la vieille Thérèse d'aller se coucher avec les poules.

Ce soir-là, cependant, une huitaine environ après les événements racontés dans le dernier chapitre, bien que tous les beffrois de Bourgmignon eussent déjà égrené dans l'air nocturne les douze coups solennels de minuit, ni l'un ni l'autre n'avaient encore été tenir compagnie dans leur couche peu propre à la vermine qui l'habitait.

Le premier fumant, la seconde rêvassant, ils se tenaient silencieux et solitaires dans le compartiment de la cahute qui servait de salle commune aux buveurs. Et, franchement, il fallait que les buveurs eussent le gosier bien sec et le cœur bien solide pour venir boire là-dedans. Nous avons décrit l'extérieur de la caserne ; l'intérieur y répondait de point en point : le paradis de la poussière et des araignées icibas. Pour meubles, une table poisseuse servant

de comptoir, où le fond des verres et des bouteilles avait dessiné des arabesques plus variées que plaisantes à l'œil, deux autres tables formées de vieilles planches clouées sur des tréteaux, une demi-douzaine de tabourets boiteux et dépaillés et un petit poêle de fonte rouillé, sans feu pour le moment, ce qui lui donnait l'air penaud d'un aveugle qui a perdu son bâton.

Pour plancher, la terre battue, pour tapis, de vieux bouchons et des chiffons de papier.

La vieille Thérèse est assise derrière la table poisseuse, ses doigts enfoncés dans les mèches emmêlées de sa lignasse grise. Ses mains lui cachent le visage et l'on n'aperçoit que le bout d'un nez crochu, où pend la perle noire d'une roupie, et un menton de fée Carabosse où la barbe pousse comme la mousse sur un vieux mur.

De l'autre côté de la table se tient Carolus, le dos à la cloison, la tête renversée en arrière, les bras croisés sur la poitrine. Il serre entre ses lèvres une courte pipe de terre vulgairement appelée brûle... bouche.

Entre les deux coule le suif d'une chandelle. La mèche grésille, charbonne, élargit à peine au delà de la table un mince halo de jaune et vacillante lumière.

La figure de Carolus est complètement dans l'ombre. A chaque aspiration, le tabac braisillant dans le fourneau de la pipe, éclaire d'une fugitive lueur rouge sa face tannée, la nacre d's dents sous le retroussis de la babine, et son œil unique dont la prunelle scintille comme la tête de jais d'une grosse épingle.

Tous deux se taisent.

Le silence n'est troublé que par le frôlement d'un lambeau de papier que l'haleine des vents coulis fait valser sur le sol, ou par le grignotement d'une souricette qui, enhardie par l'immobilité des deux personnages, soupe d'une savate traînant dans un coin.

La vieille Thérèse geint un peu ; écarte ses mains et dirige du côté de son fils le regard de ses yeux chassieux aux paupières bordées d'écarlate.

Lui ne bouge pas.

Machinalement elle étend la main, soulève le verre placé devant elle, hume trois gouttes restées au fond et le repose avec bruit sur la table.

L'autre fait le mort.

— Denis.

Un sourd-muet.

— J'te dis, moi, qu'elle remontera.

Il hausse les épaules.

La vieille s'anime.

— T'as beau l'moquer, elle remontera que j'te dis. Si c'est pas aujourd'hui, ça sera demain ou un autre jour. Tu sais bien qu'ils remontent tous à la longue.

Carolus ôte sa pipe de sa bouche, lança un long jet de salive :

— Avec c'qu'elle a au cou.

— Ça n'y fait pas que j'te dis. L'eau, ça mange tout. Pis, c'est guère profond. Un coup d'écroc, un imbécile qui viendra s'baigner par là, la v'là repêchée.

Carolus fronce le sourcil, semble réfléchir.

— Ben, où qu'tu veux la mettre alors ;

— J'te l'ai déjà dit, dans les Ruines.

— C'est pas beaucoup plus sûr. On peut la déterrer dans les Ruines, comme on peut la repêcher dans la rivière.

— Si, c'est plus sûr. D'abord, une fois dans l'trou avec d'là terre par dessus, elle remontera plus. Pis, qui qu'tu veux qu'aille bêcher par là ? Et quand plus tard on trouverait ses os, qué qu'ça peut faire ? C'est à tout l'monde des os. Pis, elle est tout à côté.

Carolus seroua d'un air méditatif la cendre de sa pipe sur son ongle, se leva lentement et alla ouvrir la porte de la cabane.

Bien que l'on touchât à la fin de septembre, il faisait une nuit lourde et orageuse comme une nuit de canicule. Des bandes de gros nuages noirs se mouvaient pesamment dans le ciel, tantôt s'annimant et se déroulant à l'infini comme les replis d'un immense reptile, tantôt se groupant en masses compactes et moutonnant comme les croupes monstrueuses de troupeaux géants. Dans les intervalles se découpaient des pans de ciel, où les étoiles brillaient comme des

clous d'argent sur le velours d'une tenture d'un bleu sombre. Parfois, suivant le jeu des nuées, la lune se cachait derrière leurs plaques épaisses et tout disparaissait derrière un rideau de ténèbres ; parfois, au contraire, montrant dans un espace libre son large disque blanc, elle inondait le paysage de ses douces et bleuâtres clartés.

Par un de ces caprices de coquettes qui étalent leurs grâces devant un rustre, la blonde Phébé se fit voir au moment même où le borgne et dépenaillé Carolus apparaissait sur le seuil de son taudis.

Le vieux pont moussu appuyé sur son arche unique comme un vieillard caduc sur sa béquille, la paisible rivière coulant avec un si imperceptible murmure qu'à peine faisait-elle plus de bruit que le grain de blé qui pousse, la berge en face gazonnée et émaillée de fleurettes sauvages, au-dessus de laquelle pointaient les toits silencieux de la ville endormie, tout cela apparut à Carolus dans l'éclatement laiteux du magique clair de lune.

Pour tout bruit, le cri monotone des grillons dans l'herbe des rives. Au loin, très loin un cheval hennissait.

Carolus resta quelques secondes immobile et rêvait devant le charme mystérieux qui se dégageait de ce nocturne et gracieux tableau ; peut-être aussi ne le voyait-il pas, absorbé dans les noires pensées qui lui rongeaient l'âme.

Une main qui se posa sur son épaule, une voix qui chuchota à son oreille, le tirèrent de sa rêverie.

— Ben ! quand tu resteras là à regarder la lune.

— J'aimerais mieux ne pas la voir, c'te géneuse ! (Le remerciement du rustre à la coquette).

— Bah ! répliqua la vieille Thérèse, car c'était elle qui s'était glissée à la sournoise derrière Carolus, qui qu'tu veux qui nous voye à c'te heure-ci ? N'y a qu'les z'hiboux qui ne pionscent pas et j'en ai jamais vu dans ce pays de marmottes.

L'homme secoua la tête, hésitant.

— Papa ! papa ! répétait-il, d'une pauvre voix dolente.

Et la main de sa mère, adroite et légère étanchait le sang qui parfois s'écoulait en un mince filet rouge.

Oh ! comme il eût voulu se jeter à ses pieds, lui demander pardon !

L'enfant ne semblait pas le voir ; perdu dans la contemplation de sa mère, il paraissait rêver, calme à présent, plus pitoyable encore en son accablement.

— Papa... voulu tuer son Georget... son petit Georget qui l'aime tant !

Alors, le malheureux père n'y tint plus ; tout ce qu'il y avait de douleur figée au fond de son cœur fondit sous la brûlure de ce reproche, et il pleura comme un enfant.

— Ah ! mon chéri, mon bien-aimé, mon fils ! gémit-il en se jetant sur son enfant.

Et il laissa tomber ce mot qui ne devrait jamais franchir la bouche d'un père :

— Pardonne, oh ! pardonne !

L'arrivée du docteur interrompit cette scène. Il fallut reconstituer la chute. L'enfant était placé comme ceci, il avait dû tomber comme cela, et la tête s'était heurtée à l'entablement d'une crédence. Il y avait encore du sang à l'angle d'une moulure : de là cette blessure si profonde.

Le docteur écoutait. — Est-ce grave ? demanda anxieusement la mère.

L'homme de l'art eut ce hochement de tête que connaissent toutes les mères.

— Vous êtes inquiet ? demanda le père à son tour.

M. et Mme Chastelain regardaient le docteur, guettant son verdict comme s'il eût dépendu de cet homme de décréter que leur enfant vivrait ; celui-ci hésita, puis il dit :

— Quelques lignes de plus, votre fils était mort !

Il ajouta :

— Mais j'espère le tirer de là...

— Ah ! docteur !

— ... Si aucune complication ne survient.

Il écrivit son ordonnance, et partit en disant :

— Je reviendrai demain.

Georget se laissa faire, brisé par la violence de cette scène.

V

Vers minuit, la fièvre se déclara ; l'enfant eut des hallucinations ; il cria :

— Non, non, petit père, pas tuer son Georget !

Mme Chastelain ne se coucha pas ; penchée sur la tête de son fils, elle retenait son souffle, de peur de troubler le sommeil de l'enfant, guettait ses mouvements, ravagée jusque dans ses entrailles au moindre signe qui semblait dénoter de la souffrance.

Dans un coin de la chambre, le père, assis dans un fauteuil, regardait.

Vers minuit, Mme Chastelain s'éloigna un instant pour aller préparer une potion. A son retour, elle entendit du bruit. S'étant arrêtée à la porte, elle vit un spectacle qui l'emplit d'émotion : son mari, à genoux près du lit, embrassait les vêtements teints du sang de son fils.

Elle eut le sentiment qu'une chose décisive venait de se passer dans sa vie.

La vieille regarda les nuages.

— Faudra bien qu'elle éteigne ses quinquets d'temps à autre, ta lune. On en profitera pour faire not' pêche. Prépare l'bachot, j'vas chercher c'qu'i nous faut.

Elle rentra dans la cassine et Carolus disparut sous l'arche d'où émergeait la proue verdâtre du bateau vermoulu.

Lentement, comme une bête qui sort de son trou, il sortit de l'ombre en glissant le long du rivage et vint s'arrêter devant la porte de la cassine.

La lumière trouble qui tremblait derrière les vitres en papier de celle-ci s'éteignit, et la vieille Thérèse en sortit, tenant d'une main une petite lanterne allumée et de l'autre une pelle et une pioche. Elle tendit les deux outils à son fils, escalada avec une vigueur, qui donnait un complet démenti à son apparence décrépite, le bord de la barque et alla s'asseoir à l'arrière, en dissimulant sa lanterne sous son tablier, précaution bien inutile pour l'instant : il faisait clair comme en plein jour.

Debout à l'avant, Carolus à l'aide d'une longue gaffe qu'il appuyait tantôt au fond de l'eau, tantôt contre la rive elle-même, poussa l'embarcation et le sinistre voyage commença.

C'était un étrange spectacle que celui de ce bateau noir voguant à la muette sous la clarté lunaire avec son nocher dessinant à la proue sa maigre silhouette armée du croc, et la vieille femme accroupie à la poupe, recroquevillée dans ses guenilles comme un gros oiseau de nuit dormant la tête sous l'aile.

Le rivage filait lentement, la berge en pente douce s'escarpait, d'herbeuse devenait pierreuse, semée de ronces, de broussailles ; nul toit ne pointait plus au-dessus. Ils étaient hors de la ville, en rase campagne.

— Attention ! Denis, dit la vieille d'une voix basse et soufflante. V'là l'arbre là-bas. Nous arrivons.

A quelques pas d'eux, en effet, un arbre tordu et rabougri, poussé tout de travers, penchait mélancoliquement au-dessus de la rivière ses branches dont les plus basses trempaient dans l'eau.

Ah ! pourquoi Dieu avait-il exigé une si cruelle épreuve ?

Cette attitude, ces larmes rachetaient bien des fautes, et elle sentit toute sa rancune se fondre en un immense besoin de pardonner.

Alors, un désir fou s'empara d'elle : un besoin de serrer sur son cœur son Georget, le grand enfant qu'elle avait tant aimé, qu'elle haïssait depuis hier, et qui venait de la reconquérir par le spectacle de sa détresse !

Mais Georget se tourna dans son lit : elle oublia tout et s'approcha de l'enfant.

Sa main effleura celle de son mari.

— Vous avez froid, dit-elle, allez-vous reposer ; je veille.

Il balbutia :

— Non, je ne vous quitterai plus.

Et il reprit sa place.

VI

Le lendemain matin, la fièvre avait cédé.

— Allons, dit le docteur, cela va bien ; la plaie a bon aspect.

Georget ne souffrait pas ; il était très faible seulement, triste comme s'il gardait au fond du cœur la meurtrissure de cette brutalité de son père.

Sa mère le veillait toujours.

Profitant d'un moment où on ne le voyait pas, M. Chastelain prit le mouchoir taché de sang et sortit.

— Que personne ne me dérange, dit-il ; j'ai à travailler ce matin.

Et, se renfermant dans son cabinet, il plaça le mouchoir dans le coffret aux chers souvenirs, entre le premier jouet de son fils et une mèche des cheveux de sa femme, offerte quand elle était sa fiancée.

Puis, il s'assit à son bureau et écrivit deux lettres.

La première était adressée à une femme et contenait un chèque ; l'autre portait le nom de son plus vieil ami.

Voici ce qu'il disait à ce dernier :

« Je te prie de porter ce pli au plus tôt, rue Chambige, à l'adresse que tu sais. Il contient une lettre d'adieu. Inutile d'insister : mon parti est irrévocable. Il vient de se passer pour moi des choses graves ; cette nuit, j'ai vieilli de dix ans.

Mais ne me plains pas, au moins ; j'ai acquis le droit d'être heureux ! »

Sur le Journal où elle notait ses impressions, Alice Chastelain écrivit ce seul mot :

« Sauvés ! »

Carolus Brio.

## VARIÉTÉS

## Les noix.

Tant que les noix sont fraîches, on peut encore en faire usage ; mais, à mesure qu'elles mûrissent, et surtout quand elles ont été cueillies depuis plus d'un mois, elles deviennent indigestes, huileuses, rances, bonnes tout au plus pour faire trouver le vin délicat. C'est sans doute ce qui a fait dire à l'école de Salerne :

Après chair et poisson servez noix et fromage. Une noix passe encore : dix noix, grave dommage ; Mais trois noix, c'est la mort. Mon avis sur les noix. En résumé c'est qu'une est préférable à trois. Au baveur titubant la pomme vient en aide. Et la noix au poison est un parfait remède.

Sans accepter ce proverbe de foi les médecines de l'école de Salerne, et sans croire absolument aux vertus merveilleuses de la noix, nous dirons pour nous résumer que la noix, quand elle est fraîche et quelle est mangée en quantité raisonnable, est très nourrissante et constitue un aliment important du régime gras. Mais il ne faut pas oublier qu'elle appartient à la catégorie des fruits huileux, et que, quand elle a perdu sa blancheur (blouissante, qui est l'indice de la fraîcheur de son amande, il faut la considérer comme suspecte, au moins pour les estomacs délicats.

On en extrait une huile excellente tant qu'elle est fraîche. Avec la noix, on prépare une confiture qui fait la réputation des ménagères, quand elle est bien réussie, et tout le monde connaît cette liqueur éminemment stomachique qui s'appelle le « brou de noix ».

Les usages des différentes parties du noyer sont nombreux en médecine.

C'est surtout contre la scrofule et ses conséquences qu'on utilise les feuilles vertes du noyer et le brou de noix ; ce médicament a l'avantage d'être à la portée de chacun à la campagne, et peut, jusqu'à un certain point, remplacer les préparations iodées.

Le frère Côme employait les feuilles de noyer contre la jaunisse.

Plusieurs médecins ont reconnu aux feuilles du noyer une propriété vermifuge. Bauhin employait leur eau distillée contre les ulcères. On sait aussi l'usage fréquent qu'on en fait en injections contre une affection propre aux femmes. On emploie contre la teigne des cataplasmes de feuilles de noyer cuites. Les feuilles ou écorce de noyer ont été vantées, dans ces dernières années, contre la pustule maligne.

On accorde au brou de noix une grande efficacité contre la diarrhée. On l'a employé comme astringent dans les inflammations de la bouche.

Ray raconte que le zeste de la noix desséchée et pulvérisé et pris en petite quantité dans du vin a guéri l'armée anglaise d'une dysenterie très grave qui aurait résisté à tous les moyens. On le regarde aussi comme très efficace dans la gangrène.

La pellicule ou enveloppe immédiate a été reconnue comme fébrifuge, et

## Le Siège de Tien-Tsin



Canons anglais en batterie rue de Takou.

A mesure que nous parvenons des renseignements circonstanciés sur les événements qui ont précédé la prise de Pékin et la délivrance des légations, nous nous rendons un compte plus exact des difficultés qu'ont dû surmonter les

troupes du corps expéditionnaire. La prise de Tien-Tsin, en particulier, a donné lieu à de vifs engagements. La gravure ci-dessus, exécutée d'après une photographie, montre l'emplacement d'une batterie anglaise.

De quelques vigoureux coups de gaffe, Carolus poussa l'embarcation au milieu du courant et, tandis que la vieille Thérèse, s'emparant d'un aviron la maintenant en face de l'arbre, il se mit à sonder avec son croc.

En ce moment, une trainée de nuages passant sur la lune fit l'obscurité, comme si la nature honteuse voulait jeter un voile sur les turpitudes humaines.

On entendait le souffle haletant de Carolus qui fouillait le fond de la rivière.

— Ah ! je la tiens, fit-il enfin avec un soupir, rame maintenant, aux Ruines. Doucement, doucement, qu'elle ne m'échappe pas !

Les rames frappèrent l'eau en sourdine, la barque se dirigea en biaisant vers une masse noire, dont l'opacité tranchait à quelque distance sur l'enténébrement général, l'avant de l'embarcation grincea sur le sable et la vieille Thérèse, lâchant les avirons, sauta à terre tenant en main sa lanterne qui étoilait la nuit d'une petite tache rouge.

— N'la lâche pas surtout.

— N'aie pas peur ! Amarre vite !

La vieille se hâta et, posant sa lanterne sur le bloc de pierre autour duquel elle a entortillé l'amarre, court auprès de son fils qui, ayant à son tour mis pied à terre, s'efforça, à l'aide de son croc, de tirer de l'eau un objet pesant. Marchant à reculons, les mains de la mère près des mains du fils, ils hâlaient sur la longue perche ; leurs muscles se raidissent, la sueur leur dégoutte du front.

— Han ! la v'là, encore un coup !

— Han ! c'est assez, lâche tout.

Agenouillé dans l'eau, Carolus dégage le croc d'une matière qui résiste et cède en se déchirant saisi à pleins bras la masse informe qui sort à demi de la rivière, la tire, l'étale à terre sous le rayon du falot. C'est un cadavre, un hideux cadavre de noyé.

Une longue chemise qui l'enveloppe comme un suaire, et les débris d'un jupon flottant autour des reins, indiquent le sexe ; quelques mèches grises toutes ruisselantes collées aux tempes indiquent l'âge. Le visage, une horreur, verdi,

gonflé, défiguré ; le nez est écrasé, un œil arraché.

— Dépêchons, dit Carolus d'une voix rauque, j'crois pas qu'elle était si vilaine que ça. Prends-la par la tête, j'l'empoignerai par les pieds, en portant la lanterne. Ah ! une minute, son machin.

Il se baisse, tire son couteau de sa poche, coupe une corde qui retient au pied de la victime un gros poids de fer.

Là, ça y est. En route, à c'te heure. Aux Ruines !

Portant leur lugubre fardeau, ils entrèrent dans les Ruines. Les Ruines, c'était tout simplement un bouquet de gros arbres situés dans la campagne, au bord de la rivière, à environ un kilomètre et demi de Bourgignon. Au milieu, un pan de mur croulant, des pierres éparses au hasard, débris d'une ferme qui s'était élevée là quelque trente ans auparavant et, avait été détruite par un incendie, avaient fait donner à cet endroit le nom pittoresque de Ruines.

Le sinistre trio, la morte et les deux vivants, s'était arrêté au milieu de la petite clairière jonchée de décombres et Carolus, enserrant sous un de ses bras nerveux les jambes ballantes du cadavre, promenait de l'autre main sa lanterne sur les objets environnants.

— Où qu'tu vas la mettre ? dit la vieille Thérèse, d'une voix qui ne voulait plus sortir de sa poitrine essoufflée.

— Tiens ! là, derrière l' mur. On sera à l'aise pour y faire son trou.

Ils tournèrent derrière un morceau de muraille à moitié éboulée et, brusquement, laissèrent tout aller. La tête de la morte donna contre une pierre et rendit un son mat et prolongé.

Ils tressaillèrent, tout blêmes, et jetèrent autour d'eux un regard effaré.

— Et les outils, nous les faut, dit Thérèse.

— Va les chercher.

— Donne la lanterne, alors.

Elle étend la main, mais lui, d'un geste rapide, jette le falot derrière son dos.

La vieille exhibe dans un ricanement ses trois chicots noirs :

— T'as peur qu'elle t'embrasse, quand vous serez tout seuls sans lumière. J' te croyais plus brave que ça, mon lieu.

Il hausse les épaules, lui donne ce qu'elle demande avec une sorte de honte rageuse ; elle s'éloigne, passant par-dessus les pierres à si grandes enjambées que ses jupons craquent.

Carolus reste seul dans la nuit en tête-à-tête avec l'horrible chose. Son cœur bat si fort qu'il entend distinctement les pulsations. Carolus n'est pas un esprit arriéré, c'est un homme qui marche avec son siècle et a mis dans son « credo » le matérialiste dicton : « Quand on est mort, c'est pour longtemps ».

Pourquoi alors a-t-il senti, à la racine de ses cheveux, sourde la sueur glacée de l'angoisse sans nom née des peurs tragiques de l'inconnu ? Ce frôlement qu'il vient d'entendre, serait-ce donc réellement la morte qui, là à côté de lui, dans les ténèbres, se soulève en trainant après elle son suaire alourdi d'humidité ? Allons ! il devient fou ; c'est le vent dans les arbres, une bête dans le taillis, c'est...

Heureusement, voilà la vieille Thérèse qui revient, sans cela Carolus, l'esprit fort, tombait dans une faiblesse qui frisait de bien près l'idiotie.

— T'es bien pâle, lieu. Quoi qu'elle t'a donc dit, la bonne femme, pendant qu' j'y étais pas ?

Pour toute réponse, il empoigne la pioche, la lève au-dessus de sa tête pour donner le premier coup et... un double cri jaillit de sa poitrine et de celle de la vieille Thérèse.

Sur le pan de mur éclairé par la lueur blafarde du falot, entre leurs deux ombres, s'es dessine une troisième. Au même instant, une main se pose sur l'épaule de Carolus et, dans le grand calme nocturne, éclatent ces mots prononcés d'une voix forte et ferme :

— Hugues-Denis Carolus, au nom de la loi, je vous arrête.

(A suivre.)

Hippocrate avait déjà observé que les noix mangées en grande quantité expulsaient les vers plats. On prétend que l'huile de noix est très efficace contre le ver solitaire, et qu'elle peut guérir les taies de l'œil.

La seconde écorce des racines du noyer et la seconde écorce des jeunes branches sont considérées comme émétique et pouvant agir comme vésicatoire dans les cas urgents.

**Les cartes.**

L'humanité a fait plus de recherches dans l'art de se détruire que dans l'art de se divertir. Les cartes mêmes, dont notre époque a fait l'instrument de sa distraction favorite, existaient, comme les courses de chevaux, de toute antiquité. Les cartes ont été inventées par les prêtres égyptiens. Sous Charles VI seulement, comme on le sait d'après l'opéra d'Halévy, elles

ont été perfectionnées et modifiées dans leur dessin. Au lieu des divinités égyptiennes, des tarots, Jacquemin Gringonneur, adroit enlumineur, a représenté divers personnages célèbres de la Bible et de l'histoire, en costume de seigneurs et de châtelaines du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'origine antique des cartes, aujourd'hui établie, n'était pas connue du célèbre avocat M<sup>e</sup> Marie, qui, plaidant un jour dans un procès d'interdiction, s'entendit opposer par son adversaire cet argument :

— Le comte de X... n'est nullement, comme le prétend M<sup>e</sup> Marie, affaibli intellectuellement, encore moins dans un état voisin de l'imbécillité... et j'apporterai cette preuve contraire, messieurs, c'est que mon client, qui était hier encore membre du cercle de l'Union, y faisait tous les jours sa partie, et jouissait même de la réputation de bon joueur à divers jeux de cartes.

Et le défenseur se retournait triomphalement

vers son contradicteur, qui répliqua, en souriant finement :

— Mon adversaire vient de me fournir un argument de plus, messieurs, pour établir la faiblesse intellectuelle du comte de X... Ne savons-nous pas que les cartes ont été inventées pour distraire un roi insensé.

**La confection du pain.**

De toute antiquité, on a employé à la confection du pain toutes sortes d'amandes, de noix et de graines.

L'Amérique du Sud consomme énormément d'arachides à cet effet, provenant de la Virginie, de la Caroline du Nord, de la Georgie, du Tennessee. On emploie aussi la graine de pavot ; on fait du pain avec de la farine de châtaignes et de riz.

Dans les temps anciens, les habitants de la Thrace fabriquaient une espèce de farine avec

la racine triangulaire et épaisse du la d'eau.

En Syrie, on sechait des noix et on en fait de la farine dont l'inconvénient était de provoquer la chute des cheveux ; tous les gens à gros appétit devenaient chauves.

Les Egyptiens faisaient volontiers leur pain avec un mélange de grains de froment entiers et de farine.

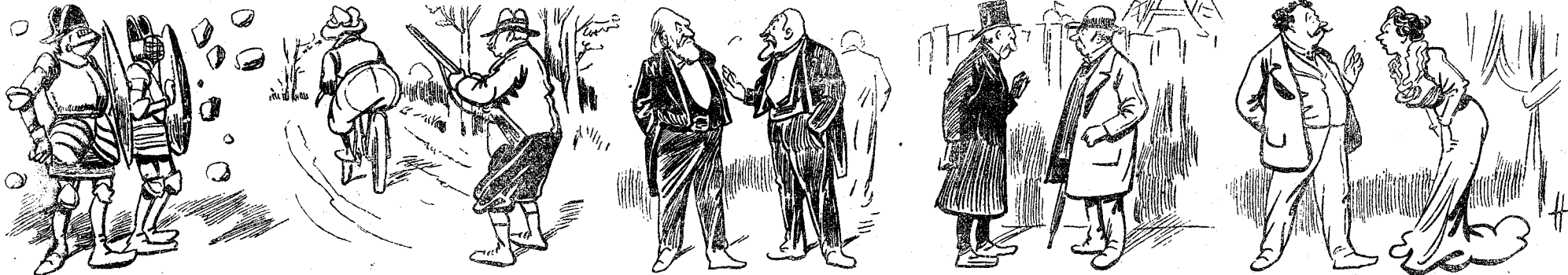
En Suède, en Laponie, en Islande et en Tartarie, on panifie de la poudre de poissons séchés et moulus...

Les peuples du Nord mélangent volontiers de la farine de tomates, notamment, avec de la poudre de viande.

Les infortunés Irlandais, à l'exemple des habitants de l'Islande, font du pain avec une espèce de mousse qui pousse abondamment dans leurs pays respectifs.

On prétend que ce pain est appétissant et nourrissant ; il vaut évidemment mieux le croira que d'y goûter.

**La Semaine Amusante, par Henriot**



Le Gouvernement, desirant d'éviter des conflits entre leurs armes aux gendarmes, mais les cuirasses pour leur faire plus aisément supporter les coups.

— Pas de gibier... c'est dégoûtant !... tiens, au fait, si je m'amusa à tirer à la cible ?

— Je compte, comme médecin, sur le retour de l'influenza... vous, chirurgien, vous êtes un veinard... on installe en ville les tramways électriques !

— Vous êtes en grand deuil !... qui donc avez-vous perdu ? — L'Exposition !

— On vient de m'indiquer un remède souverain pour faire disparaître l'odeur de l'ail quand on a trop mangé de cépes à la bordelaise... c'est de faire pendant une heure une promenade en auto ; après, on ne sent plus que le pétrole !

**POUR MAIGRIR** réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. J'indique gratis un moyen réellement infailible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

Avant. Après 8 jours. **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lett. félicitat.). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu fr. 3 fr. Le grand pot, 2 fr. Le double pot d'essai, 0,75. Limb. ou mand. à J. Persel, ch. 146, r. St-Antoine, Paris.

**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE**  
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France  
SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864  
CAPITAL : 160 MILLIONS  
Siège social, 54 et 56, rue de Provence, à Paris

**YEUX ET PAUPIÈRES**  
TRAITEMENT ASSURÉ PAR LA POMMADE de la Maison LENOIR

**RUBINAT-LLORACH** MARQUE DE GARANTIE ÉTIQUETTE JAUNE ÉCUSSEAU ROUGE  
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : 34/20/0, net d'impôt et de timbre) ; — Ordres de Bourse (France et Etranger) ; — Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons Panama, etc.) ; — Escompte et Encaissement de coupons ; — Mise en règle de Titres ; — Avances sur Titres ; — Escompte et Encaissement d'effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-verification des tirages ; — Transports de fonds (France et Etranger) ; — Billets de crédit circulaires ; — Lettres de crédit ; — Renseignements ; — Assurances ; — Services de Correspondant, etc.

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS  
Au Siège central et dans plusieurs agences, depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension. 58 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 280 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

**DIABÈTE**  
Traitement par les PRODUITS AU GLUTEN de la MAISON LENOIR, 12, pl. de la Miséricorde, LYON  
1 kil. pain gluten antidiabétique  
Franco par poste contre mandat 3 fr. 85

**GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE**  
Par M<sup>me</sup> C. DURANDEAU

Un beau vol. de 452 pages, relié toile rouge  
CONTENANT  
L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE PLIER LES SERVIETTES  
ILLUSTRÉ de plus de 200 Dessins originaux  
FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES  
Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres  
M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS



**CHEMIN DE FER DU NORD**  
Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures.  
Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir.

Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures.  
Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir.

Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures.  
Départs de Paris à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.

**BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE TERQUEM**  
MARQUE DÉPOSÉE  
indispensable à toute personne pour l'usage particulier de ses livres et le rangement de la musique.  
APPUI-LIVRES, CHEVALETS PORTE-DICTIONNAIRE ETC.  
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE  
Em. TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

**SAGE-FEMME**  
M<sup>me</sup> DESLANDES, 20, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris, Méd. C<sup>or</sup>, Dipl. d'honneur.  
Prend des pensionnaires à toutes les époques de la grossesse. Place et visite les enfants en nourrice. Confortable et discrétion. Prix modérés.

**PELADE**  
Repousse garantie des Cheveux, Barbe, Cils, Sourcils, etc., tombés par plaques ou complètement. Conseils gratuits pour enlever les Pellicules, arrêter la Chute des Cheveux à tout âge et les faire repousser. Traitement complet 6<sup>e</sup> 15 franco. O. DONNÉ, 114, Rue Montmartre, Paris.

**UN CADEAU INAPPRECIABLE**



confier et que nous vous rendrons intacte.

Ce Portrait d'Art sera semblable à ceux que nous avons livrés à Sa Majesté la Reine Nathalie de Serbie et à Son Excellence le Comte Hendrikoff, Chambellan de Sa Majesté Nicolas, Empereur de Russie.

Il est superbement encadré dans un cadre des plus luxueux et dont nous vous soumettons le dessin ci-contre. Il se fait en trois genres au choix pour satisfaire tous les goûts ; ce cadre mesure 60 sur 50 cent.

N<sup>o</sup> 1. Cadre entièrement doré.  
N<sup>o</sup> 2. — bronze et reliefs dorés.  
N<sup>o</sup> 3. — laque crème et reliefs dorés.

C'est un cadeau d'au moins 100 fr. que nous vous offrons, chers lecteurs et aimables lectrices, avec 4 MOIS de CRÉDIT pour le prix vraiment incroyable de 20 francs le pastel noir et 25 francs le pastel couleurs, avec le cadre, la

caisse, l'emballage, l'expédition, tout compris à nos frais.

Nous vous disons bien que c'était un cadeau inappréciable : aucune surprise, rien à payer d'avance ; à la livraison seulement en recevant notre envoi 10 fr. et le complément 5 fr. par mois que nous faisons encaisser par la poste à nos frais.

Et pour les personnes qui préféreraient régler au comptant, nous faisons un es-compte de 10 %.

Pour les livraisons sans encadrement, le prix seront les suivants, en se recommandant de votre journal, prix au comptant, net, port et emballage compris, livraison pour tous les pays du monde : Pastel noir, 10 fr. ; Pastel couleurs, 15 fr. (Joindre mandat-poste avec la commande).

Devant une telle offre on est à douter conditions vous n'hésitez plus et vous nous enverrez, avec vos photographies, le coupon-prime ci-dessous, ainsi que l'ont déjà fait plus de 22 000 de nos honorés clients.

**UNE BONNE NOUVELLE**  
La Société des Portraits d'Art ayant obtenu les récompenses les plus distinguées, entre autres un Grand Prix-Hors Concours et une Médaille d'Or à l'Exposition Int<sup>l</sup> Paris 1900 pour ses magnifiques reproductions de Portraits, offrira aux Lecteurs du Journal, un Splendide PORTRAIT d'ART agrandi au pastel et d'une ressemblance garantie d'après la photographie que vous voudrez bien nous confier.

**COUPON A DETACHER OU COPIER**  
Rappeler le nom du Journal ..... Sem. II.

M. Louis RANCOULE, 106, Rue de Richelieu, Paris.  
Veuillez me faire aux conditions ci-dessus :  
..... Pastel... noir (1) couleurs, avec cadre n<sup>o</sup> ....., au prix de ..... payable comptant (1) en plusieurs fois.

Nom et Adresse ..... SIGNATURE,  
Qualité ou Profession .....  
Gare la plus rapprochée .....

(1) Rayer les mots nuis et remplir les places en blanc.

**CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE**

VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

**DENTITION SIROP DELABARRE**  
(3<sup>e</sup> 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)  
FACILITE LA SORTIE DES DENTS  
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE  
Tous les ACCIDENTS de la 1<sup>ère</sup> DENTITION.  
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE  
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB<sup>g</sup> ST-DENIS, PARIS ET PH<sup>ies</sup>

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

**HYGIÈNE DE LA TOILETTE**  
Le Flacon, 2 fr. ; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies et chez les Parfumeurs.

**L'Art de Gagner de l'Argent à la Bourse** ENVOI GRATIS. Gaillard, 5, Rue Feydeau, Paris.

**POUR RIEN**  
J'envoie le magnifique catalogue illustré de Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adressez-moi dès maintenant un mandat NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

**JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS**  
Voulez-vous rire, être rieurs et amuser vos amis ? Demandez les 6 catalogues illustrés de 1900. Nouveaux trucs, farces, attraits, tours de physique, littérature, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

## GAUSERIE FINANCIÈRE

D'une façon générale, l'ensemble de la cote n'a pas été cette semaine bien profondément modifiée.

Les rentes françaises ont conservé une attitude assez satisfaisante.

En dernier lieu le 3 0/0 s'inscrit à 100 57 à terme et à 100 40 au comptant, le 3 1/2 0/0 à 101 77 et à 101 65 sur ses deux marches respectives.

Dans le groupe des fonds étrangers l'Extérieur Espagnol a donné lieu à des fluctuations très importantes et reste lourd à 66 40.

Le 4 0/0 Brésilien est demeuré lourd; on finit à 61 95.

La dernière crise qui a éclaté au Brésil n'a eu de conséquences sérieuses que pour la Banque de la République. Les mesures que le gouvernement a proposées pour sauver la situation ont été successivement approuvées par le Congrès, par les actionnaires et par les créanciers de la Banque. L'administration de celle-ci passe donc entre les mains de l'Etat jusqu'au remboursement des bons qui vont être émis pour rembourser les dépôts confiés à cet établissement.

La rente italienne a peu varié; nous la laissons à 95 35.

Les fonds Ottomans se sont tenus très calmes. Le Turc C reste à 25 32; le Turc D à 22 60. Avec les garanties qu'elle offre, la rente turque peut être assimilée à une obligation donnant un bon revenu dans le présent, susceptible de donner mi-ux dans un avenir plus ou moins prochain. Le 3 0/0 portugais est à 23 55.

Les fonds Russes ont été peu mouvementés. On continue à parler d'un emprunt russe, malgré les démentis catégoriques déjà donnés à diverses rumeurs de cette nature.

Le marché des valeurs de crédit a subi l'influence des grosses variations de quelques valeurs de spéculation. En dernier lieu la tendance s'améliore. La Banque de France s'établit à 3,995.

Le Crédit Foncier s'est tenu aux environs de 660. Les diverses obligations de cet établissement conservent une bonne tenue.

Le Crédit Lyonnais clôture à 1,087.

Le Comptoir national d'Escompte reste à 582; la Banque de Paris vaut 1,080, la Société Générale 610.

Les Valeurs Industrielles ont eu un marché assez bien tenu.

Reprise de 20 francs sur le Gaz à 1,120, avance de 15 francs sur le Suez à 3,540, hausse de 14 francs sur le Rio à 1,445. La Parisienne électrique à 259, la Traction à 169, la Thomson-Houston à 1,235, les Sels Gemmes à 930, sont à peu près comme précédemment. La Sosnovice perd 42 francs à 2,688. Le reste est délaissé.

Mines d'or très lourdes.

Les chemins de fer français calmes pendant la plus grande partie de la semaine reprennent quelque activité en dernier lieu.

L'Est gagne 10 francs à 1,065, le Lyon 5 francs à 1,790. L'Orléans à 1,700 et le Métropolitain à 545 sont comme hier. L'Andalou perd 2 francs à 288, le Nord de l'Espagne 3 francs à 479, le Saragosse 4 francs à 261.

Les chemins algériens n'ont pas sensiblement varié. Le Bone-Guelma est à 715. L'Est-Algérien se négocie à 713, et l'Ouest-Algérien passe à 608.

## La Mode

Les caprices de la mode remettent les dentelles au premier plan de l'actualité. On les avait à peu près abandonnées depuis quelques années et voici qu'un mouvement de plus en plus accentué détermine un revirement en leur faveur. Rien de plus juste, car quel est le tissu qui pourrait rivaliser avec elles pour constituer des garnitures aussi légères qu'élégantes. Bien que la production mécanique ait fait un tort considérable au métier de dentellière, il est encore certain pays où cette industrie est restée florissante. Cependant, on doit convenir que, dans les classes aisées, on a peu à peu désappris ce travail digne des fées que les reines d'autrefois n'ont pas dédaigné. Au seizième siècle il n'était pas une dame de haute condition qui ne tint à honneur d'exécuter ses parures. Catherine de Médicis, en France, Catherine d'Aragon en Angleterre, Marie Stuart, furent des dentellières habiles qui enseignaient l'art de l'aiguille aux jeunes filles de la cour. En France, les premières dentelles furent désignées sous le nom de *passemment*, terme générique embrassant les lacets, les grilons d'argent, de coton, de lin, de soie ou de laine.

Les premières dentelles différaient peu des lacets ou galons; elles étaient faites de fils passés les uns dans les autres; de là vient le nom de *passemment*. Plus tard, le travail fit des progrès; on varia les dessins, on employa un fil plus fin et le *passemment*, ainsi modifié et perfectionné devint la dentelle. Les premiers dessins pour dentelles connus se trouvent dans un livre de modèles publié en 1598 à Montbéliard. Cependant, les plus anciennes guipures et les plus anciens modèles gravés nous viennent de Venise.

A peine apparue, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe, la dentelle fut l'objet d'un engouement extraordinaire, surtout lorsqu'on eut substitué aux raides guipures des colerettes à godron les dentelles aux fuseaux infiniment plus souples et plus vaporeuses.

On ne compte plus les progrès faits depuis ces temps lointains, aussi reste-t-il aujourd'hui un assez grand nombre de genres qu'il importe de savoir distinguer. Dans les dentelles du Nord des

la France on distingue les points de Valenciennes, d'Alençon, d'Argentan, etc...

Comme dentelles noires fabriquées en France, il faut citer le point de Chantilly — plus spécialement fabriqué dans le Calvados, aux environs de Bayeux et la guipure du Puy.

Dans le Flandres, les dentelles de Bruges, en Italie, le point de Venise ont produit et produisent encore des merveilles admirées dans le monde entier. Les dentelles ne s'emploient pas indifféremment dans la toilette, et chaque genre est affecté à un usage spécial.

Les dentelles noires de Bayeux ou de Caen, plus souvent désignées sous le nom de *généralique* de Chantilly servent à constituer les toilettes sombres les plus habillées.

Les délicats entre-deux de Bruges s'associent à merveille à la souplesse des mousselines et des batistes, tandis que les grosses guipures, genre Renaissance ou Cluny, accompagnent les toilettes de campagne en piqué ou en coutil, dont l'apparence un peu négligée est rachetée par la coupe élégante et la marque du bon faiseur.

Les Valenciennes au réseau clair sont réservées



PALETOT DE DRAP GRIS NOUVEAUTÉ

pour la lingerie de luxe et pour les négligés d'intérieur. Elles constituent ces délicieuses toilettes sans prétention, en apparence, et dont la valeur dépasse souvent celle d'un riche co-tout de style. Le point de Venise, les dentelles Colbert et Renaissance servent à l'ornementation des taies d'oreiller, des draps, des nappes d'apparat, des services à lunch, etc... en un mot de tout ce qu'on est convenu d'appeler le linge de maison.

Il n'est impossible, on le conçoit, de descendre à des détails plus minutieux; j'aurais dû rester, prochainement l'occasion de revenir sur quelques-unes de ces questions en vous donnant, dans une prochaine causerie, les indications sommaires qui permettent de reconnaître au premier coup d'œil les différentes espèces de dentelles.

Un certain nombre de nos lectrices ont paru prendre quelque intérêt aux petits conseils pratiques que je donne de temps en temps à cette place, relativement aux travaux de dames. Je dirai donc aujourd'hui quelques mots du report des dessins pour la broderie.

Pour reporter le dessin sur l'étoffe que l'on désire broder il y a plusieurs procédés :

1° On prend du papier calqué bleu ou rouge, on pose le côté résineux sur l'endroit de l'étoffe, puis l'on applique le dessin sur le côté opposé, et on en trace les contours avec un crayon ou une aiguille à tricoter; il suffit d'appuyer un peu pour imprimer le dessin;

2° Le dessin est piqué sur ses contours et placé sur l'étoffe; on passe alors sur le dessin une préparation nommée poncif, que l'on trouve chez tous les marchands de couleurs, et qu'on applique au moyen d'un tampon que l'on peut faire soi-même en roulant très serré une lisière de drap. On peut aussi faire le poncif avec de la poudre d'indigo et de gomme. On fixe cette couleur sur l'étoffe en la repassant avec un fer chaud;

3° Lorsque l'étoffe est assez transparente, on la bâtit à grands points sur le dessin et on décalque celui-ci avec une plume fine trempée dans la préparation suivante : une pincée de sucre en poudre, avec égale quantité de gomme en poudre délayées dans de l'indigo en poudre très foncé, et la quantité d'eau suffisante pour rendre ce mélange liquide comme de l'encre.

YVONNE.

La beauté ne s'acquiert pas. Pour conserver celle dont on est doué, employez pour votre toilette de chaque jour la *Crème*, la *Poudre* et le *Savon* à la *Crème Simon*. Médaille d'or à l'Exposition Universelle, Paris 1900.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

### Néphrite.

L'inflammation des reins ou rognons qu'on désigne sous ce nom s'accompagne le plus souvent d'albuminurie. Elle est produite en général, par l'excès des boissons irritantes et alcooliques, des diurétiques, par les coups et les chutes sur les reins, la présence de calculs urinaires et les refroidissements. Elle complique aussi d'autres maladies organiques, celles du cœur en particulier; la scarlatine détermine aussi des troubles graves du côté du rein, qu'il faut surveiller avec soin pendant la convalescence de cette fièvre éruptive. Les bains, les boissons adoucissantes, le repos, les sangsues et les ventouses scarifiées, sont les moyens les plus propres à combattre cette maladie. Le régime lacté fournit dans bien des cas d'excellents résultats.

**Pour éviter les insomnies.** — Nous ne savons personne plus à plaindre que les gens qui éprouvent des insomnies habituelles en dehors même des cas de maladies. Chez ces gens, les insomnies proviennent de ce que le repas du soir est trop copieux et qu'il n'y a pas assez d'intervalle entre l'heure du souper et celle du coucher. Généralement il faut donc, lorsqu'on est sujet aux insomnies, prendre le soir un repas très léger et ne se coucher qu'après avoir donné à la digestion le temps de se faire.

**La destruction des verrues.** — On emploie souvent des acides corrosifs pour détruire les verrues.

Voici un moyen à la portée de tous et nullement nuisible.

Prenez un gros oignon blanc, faites un trou dans le milieu sans le traverser de part en part. Remplissez ce trou de sel gris et laissez fondre le sel de lui-même.

Il suffit de froter matin et soir les verrues avec cet oignon après avoir eu la précaution de les couper un peu, pour les voir disparaître au bout de quelques jours.

### Lavement contre les convulsions des enfants.

Lorsque les enfants, pris de convulsions, ne peuvent rien ingérer, un médecin habile leur fait administrer le lavement suivant, précaution prise de vider l'intestin par un grand lavement simple ou huileux.

Musc.....	0 gr. 20
Campbre.....	1
Hydrate de chloral.....	2 50
Jaune d'œuf.....	1
Eau distillée.....	150

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

**Conservation des graines.** — Lorsque les graines seront récoltées, on devra les préserver de l'humidité qui les moisit, de la trop grande chaleur qui les dessèche et des insectes, rats et souris qui les mangent. Pour cela on enfermera chaque espèce séparément dans un petit sac de toile ou de papier étiqueté ou dans un bocal de verre. Ainsi refermées les graines seront placées dans un endroit plutôt froid que chaud, plutôt sombre que trop éclairé.

### Pour faire reluire les couteaux

Il faut froter les lames tachées avec du jus de citron et les essuyer avec un linge en laines. Puis on les passe à la brique anglaise. Mais ne mettez pas jamais vos couteaux dans l'eau chaude. Cela détériore l'acier, même le plus fin.

## Quelques plats pour la Semaine

**EN GRAS**  
Potage à l'orge perlé.  
Coles de chevreuil sauce madère.  
Grillades de rognons de bœuf.  
Choux-fleurs farcis.  
Mousse de pommes.

**EN MAIGRE**  
Julienne maigre.  
Esturgeon à la provençale.  
Macrouse à la broche.  
Macarons au gratin.  
Bûisson de merguez.

### Julienne maigre

Coupez par petits morceaux en forme de filets, des carottes, des navets; émincez des oignons et poireaux, ajoutez-y de la laitue, de l'oseille, du céleri, des pois verts, des haricots frais en gousses ou en grains, des pointes d'asperges; enfin, tous les légumes de la saison. Mettez le tout dans une casserole avec un bon morceau de beurre, un peu de sel et de sucre, couvrez et laissez suer quelques minutes, puis ajoutez de l'eau et laissez cuire; versez ensuite dans la soupière où vous aurez préparé le pain. On préfère quelquefois la julienne en purée; dans ce cas on laisse cuire les légumes un peu plus, afin qu'ils puissent facilement passer à travers la passoire. La julienne en purée est servie avec des petits croûtons de pain passés au beurre.

### Esturgeon à la provençale

Prenez un petit esturgeon; dépouillez, videz et lavez; faites mariner pendant quelques heures dans vin blanc, une cuillerée d'huile, citron, sel, épices. Mettez au four avec la marinade en arrosant de temps en temps. Lorsqu'il a pris une belle couleur, dressez-le sur un plat et servez avec une sauce provençale à laquelle vous aurez ajouté le jus de la cuisson passé et que vous servirez à part.

## Mousse de pommes

La mousse de pommes, une délicate et délicieuse invention.

Faites fondre une once de gélatine dans une goutte d'eau; faites cuire à l'étouffée une demi-douzaine de pommes reinettes, passez cette compote au passe-purée fin. Mélangez à une demi-livre de sucre en poudre, incorporez la gélatine fondue; fouettez ce mélange au fouet d'osier; ajoutez peu à peu le jus de quatre citrons, en évitant de laisser glisser les pépins et de la pulpe. Lorsque le moussé est blanc et bien neigeux, placez-le dans un moule au frais, laissez-le quelques heures et démoulez pour servir.

**Artichauts à la barigoule.** — Enlevez les premières feuilles de vos artichauts et braisez ceux-ci dans un sautoir après leur avoir coupé la pointe. Faites une farce avec quelques champignons hachés, une pincée d'épinards crus, une pincée de fines herbes, assaisonnez fortement, ouvrez un peu l'intérieur de vos artichauts et garnissez-les avec votre farce. Mouillez avec une petite cuillerée d'huile d'olive, et faites partir à feu moyen. Quand vous sentez que le fond commence à trop roussir, mouillez vos artichauts avec un demi-litre de vin blanc et autant de bon jus; au dernier moment, posez sur chacun d'eux un petit morceau d'extrait de viande, de la grosseur d'une lentille. Couvrez votre sautoir afin que la vapeur fasse dissoudre l'extrait et que l'artichaut prenne ainsi tout son suc. Servez vos artichauts sans les renverser, passez le jus qui doit être très court et arrosez-les avec au moment de servir.

Préparer sans peine le plus délicieux des entremets, tel est le résultat que vous permet d'obtenir la Crème Express. La boîte : 1 fr. 10 dans toutes les épiceries. Aucune contrefaçon ne peut rivaliser avec ce produit absolument parfait.

## Distractions et Jeux d'esprit

### 1° Métagramme

Triste jouet des flots, quand battu par l'orage,  
Sous les eaux, le trois-mâts s'enfonça à tout ja.  
Aux regards anxieux du marin j'apparais, j'mais.  
Et parfois, grâce à Dieu, le sauve du naufrage,  
Changez men dernier pied, autre devient mon  
Soudainement prenant place dans la bataille, sort:  
Au fier soldat bravant et balles et mitraille,  
Loïn de porter secours, j'ose donner la mort.

### Mots en losange

o  
o o  
o o o o  
o o o o o  
o o o o  
o o  
o

Premier en ligne:  
Lettre d'ami,  
Qu'Amiens désigne  
Comme Valmy,  
— Poème épique  
Des mieux classés,  
Mis en pratique  
Aux temps passés.  
— Ici la gaume  
A ses amants.  
— Prénom de femme  
Des plus charmants.  
— Alpine plante  
Genre figuier,  
Moms odorante  
Que le laurier.  
— Bête de somme.  
— Et pour finir,  
Lettre que Rome  
Saura fournir

ALCIDE CHAPEAU.

### Solutions de l'avant dernier numéro

#### Mots carrés engrille

V O L G A  
H U G O  
O G I E R  
U Z I È S  
L I L L E  
G E R S  
G E L O N  
O S S A  
A R E N A

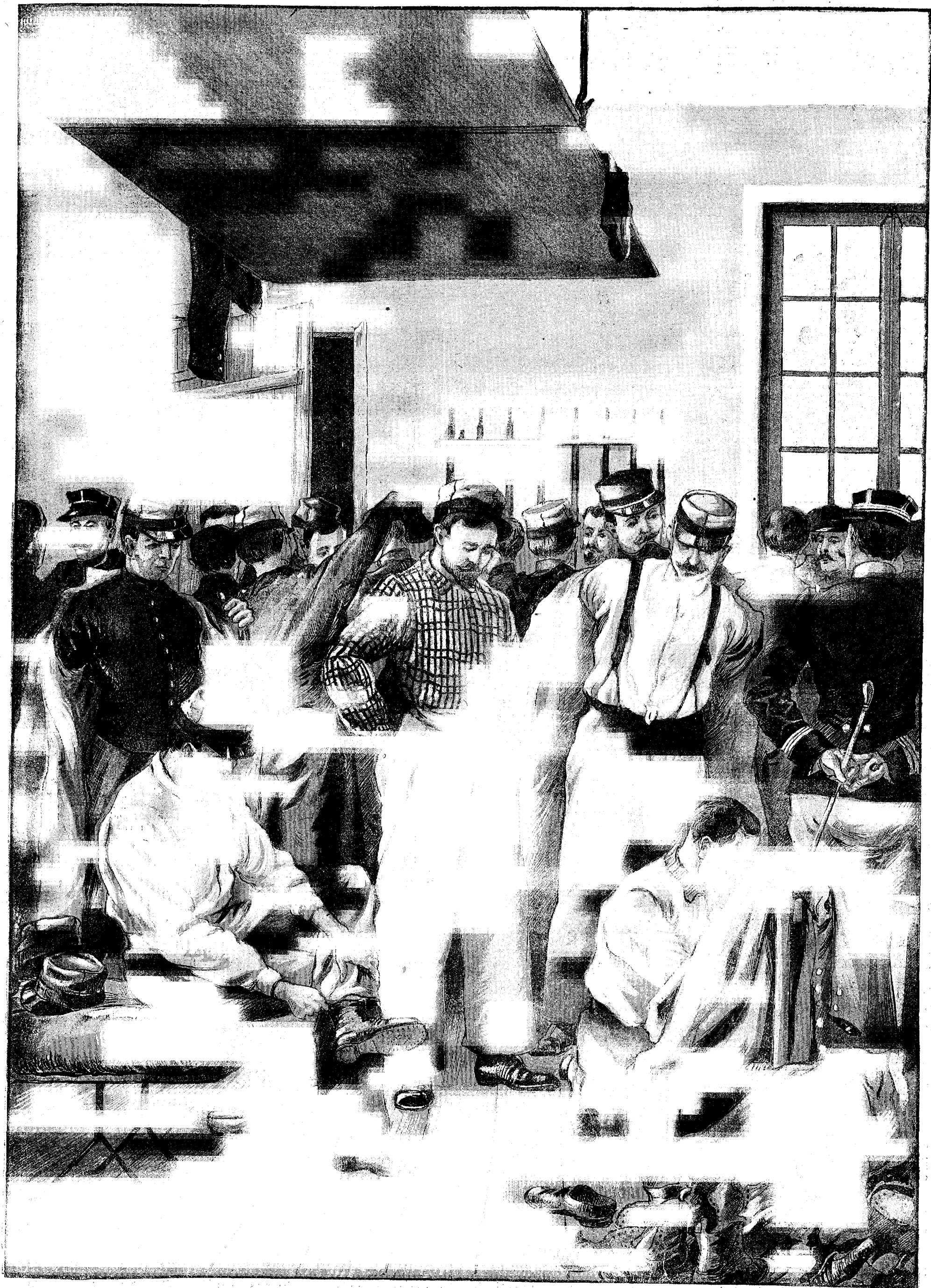
#### 2° Charade

BETTERAVE

Solutions justes : Pocahoutas — L'ami Ral — Ch. Conti. — Taprobam. — Aralia. — Le Chauffeur de Brulé. — Elise et le petit bordelais. — L'ours gris. — Trebah et Ennaej Tarum à la fête de Charnay. — A R à Nage. — Un Nemrod à Audenge. — Chrysanthème Spiritus luminumus. — Injalbert. — Tobias Richef Le gui. — Sans et Crase. — L'ermite du puits du hasard. — Un Bonnevalais. — Dur à cuire. — Bonnon à Ambérieu. — Vivant. — H. Denis à Louvain. — L. J. à Mascara. — Paul. — Emile — Bonnel. — Luce et La Flûte. — Paulet. — Lepou à Ajaccio.

Le gérant : HOUDIN.





L'Arrivée de la Classe  
Les bleus à l'habillement.